

Étienne Daho à nu

Avec sa belle voix d'un dimanche matin à Saint-Lunai-re, son âme tourmentée d'amoureux des bords de Seine, Étienne Daho se livre (dans) *Corps et armes*, un bel album aux couleurs chaudes de l'été.

MARTIN BILODEAU

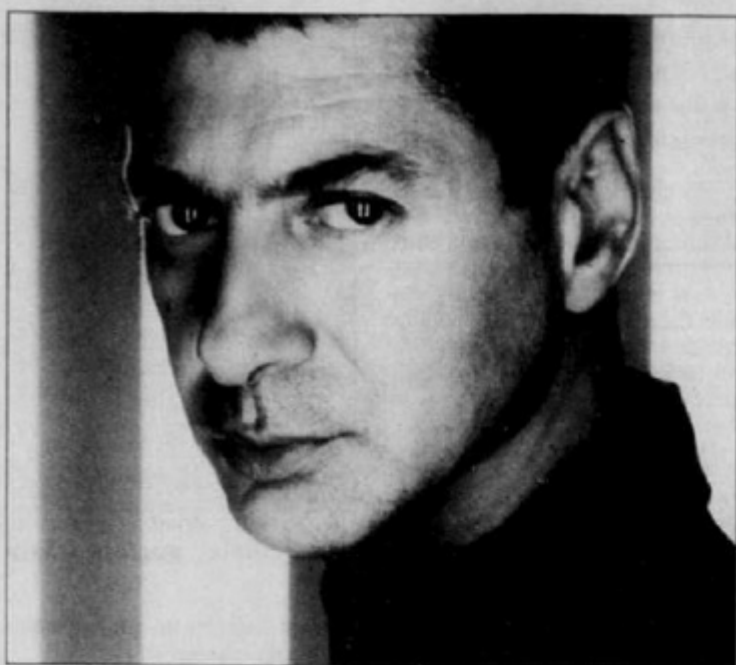
Son dernier disque, *Éden*, s'était vendu chez nous comme des cages à lion. Trop conceptuel, trop complexe, bref, pas assez radio. Beaucoup de fans d'Étienne Daho, du coup, ont raté le rendez-vous. Sorti il y a trois semaines, *Corps et armes*, son septième album aux formes d'un conciliabule amoureux, marque le retour (dans la continuité et la maturité) d'un Daho inspiré et guilleret, chez qui la farniente amoureuse, les voyages intérieurs et la peur du vide remplacent désormais les week-end à Rome et les «night-clubs où le jazz est prisé».

Son dernier passage chez nous date d'avril 1993. Une tempête-surprise venait d'ensevelir le Québec, mais qu'importe, c'est beau la neige. Puis, pendant son vol de retour, en liaison New York-Tokyo, une autre tempête, de pluie, celle-là, a tellement secoué le petit avion à hélices à bord duquel il était monté, qu'une fois au sol, Étienne Daho est resté cloué par la phobie des vols longs-courriers.

Prolongement

C'est Londres, tout près, et désormais reliée par le train, qui s'est offerte en terrain d'exil et de ressourcement, et d'où il a concocté *Éden*, album qui, aux oreilles des dahomanes, constitue son plus haut sommet. «Je n'ai pas fait *Corps et armes* en réaction à *Éden*», précise Étienne Daho, joint par téléphone, cette semaine, au siège parisien de Virgin. «L'album emprunte un chemin plus paisible, qui évoque des choses de ma vie qui sont très belles. Du reste, c'est bien d'avoir un OVNI comme *Éden* dans sa discographie, réalisé dans les méandres de la recherche, avec ses hauteurs et ses atterrissages forcés». *Corps et armes* s'inscrit donc dans le prolongement de cet album incompris: «La perfection pure n'a souvent pas de prix / La recherche me détruit / Puis je reviens à la vie / Vois tout au fond de moi / Ce brasier qui ne s'éteint pas», chante-t-il en guise d'explication dans le premier extrait de l'album, *Le Brasier*, qui cantonne dans les palmarès français et indique son haut niveau de température.

La chaleur caniculaire, mais aussi l'eau, de la mer, de la pluie, de la sueur, imprègnent cet album



ANTOINE LE GRAND

Étienne Daho

aux couleurs d'un été sans fin, qui ondule doucement, porté par les mélodies patientes d'une pop éternelle — parce qu'éminemment personnelle —, défendue par un chanteur qui, sur le plan de la voix et des textes, ne compte plus les risques: «À la sortie de l'album, en avril, je trouvais que ça évoquait ma vie de façon trop précise, trop intime, que je m'étais confié d'une façon honteusement impudique».

Car chez Daho, expérience et inspiration tiennent du même élan. «J'attends simplement que ça vienne, que je trouve les bons partenaires, et la muse». À qui, presque toujours, Daho s'adresse, faisant de nous les complices de cette intimité amoureuse qu'il répand de plage en plage: «Tu mets en lumière toutes mes zones d'ombre / À l'intérieur de moi il faisait froid et sombre», lâche-t-il à l'être aimé en déposant «corps et armes». «Je n'ai jamais fait de fiction, peut-être parce que je n'ai pas vraiment d'imagination. Toutes mes chansons évoquent quelque chose de très précis dans ma vie», confie-t-il en se rappelant la sortie en 1981 de *Mythomane*, qui suivait de près sa sortie de la fac, et portait les traces de ses inquiétudes de débutant, de ses espoirs de jeunesse, de son amour pour Elli Medeiros, sa première complice du milieu du show-business.

Depuis, Daho a roulé sa bosse et dessiné en public sa généalogie musicale, laquelle comporte les noms de Leonard Cohen, Serge Gainsbourg, mais aussi Françoise Hardy, mère spirituelle avec laquelle il est très lié, et qui lui a souvent «remonté les bretelles». Et à qui, en retour, il a redonné le goût du disque, pour ne pas dire du *Danger*. «Il

n'y a pas de création amnésique, dit-il. C'est important de renvoyer des fleurs aux aînés», confie celui dont certains jeunes artisans du disque se réclament désormais.

Corps et armes marque d'ailleurs les retrouvailles de Daho avec Les Valentins (Edith Fambuena et Jean-Marie Pierot), ses jeunes complices de l'album *Paris ailleurs*, d'où émergeait, en 1991, le succès *Saudade*. «Tous les trois on avait envie de faire un album mélodique, acoustique», explique Daho, heureux de profiter à nouveau du talent du duo — qui selon lui a pris beaucoup de maturité au cours des dernières années —, sans toutefois donner l'impression d'un retour en arrière. Car pour Étienne Daho, la crainte de se répéter est plus importante que la peur du vide. C'est d'ailleurs ce qui explique les longues années qui s'écoulent entre chaque nouvel opus: «Je fais des breaks assez longs entre chaque disque, pour me purifier, vivre, me ressourcer. Je ne vais pas passer à côté de ma vie parce que je vends des disques. Du reste, quand ça se passe bien dans ma vie, je ne fais pas de disque».

CORPS ET ARMES

Étienne Daho
Virgin